REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 9 1er Mai 1885.

AVIS. — *Prière à nos lecteurs d'envoyer leur abonnement qui continue sauf avis contraire. L'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.*

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ANIMAL AVEC LA SCIENCE

Résumé de deux conférences faites à l'*Union magnétique*, 5, rue des Petits-Champs, par le Docteur Reignier :

« Un grand nombre de personnes qui n'ont pas pu ou voulu se rendre compte des phénomènes magnétiques, préfèrent les nier, ou tout au moins en contester le caractère scientifique.

Nous allons essayer de démontrer que cet agent, dont nous ne saurions encore préciser la nature, mais dont nous avons maintes fois constaté les effets depuis bien des années, donne en quelque sorte la clef de la vie de l'homme, et des mondes qui circulent dans l'espace, et que tous les phénomènes qu'il présente ressortissent à quelques-unes des sciences dont l'ensemble constitue l'histoire de l'homme ou anthropologie.

A chaque pas qu'on fait dans cette étude intéressante, on se heurte à quelque problème de physique ou de physiologie, et si on pénètre plus avant, on se trouve en face des redoutables questions psychologiques, aujourd'hui encore si imparfaitement résolues, on touche à l'existence de l'âme humaine, individuelle, survivant au corps et agissant avec son libre arbitre. Un pas de plus encore, on arrive à la cause des causes... à Dieu!

Un coup d'œil jeté sur la partie historique du magnétisme animal nous montre son origine perdue dans la nuit des temps; nous fait voir que sous les noms de magie, de sorcellerie, il a successivement été la source du pouvoir des sibylles, des pythonisses, des oracles, des prophètes, et qu'il forme la base du savoir des initiés de l'ancienne Égypte.

Le premier auteur qui a rassemblé tous les faits connus de son temps pour en former un corps de doctrines, est Paracelse, médecin à Zurich, qui, dès le commencement du seizième siècle, affirme dans son ouvrage qu'un certain nombre de phénomènes présentent une remarquable analogie avec ceux de l'aimant, *magnès* en grec, d'où le nom de magnétisme et par suite magnétisme animal.

Je crois utile de signaler dès à présent qu'un grand nombre de médecins ont expérimenté le magnétisme et fait connaître les services qu'on pouvait en attendre dans la crise des maladies.

En 1608, un professeur de médecine de Magdebourg fit paraître un traité sur la guérison des plaies par le magnétisme.

Un peu plus tard vint Van-Helmont, philosophe et médecin, né à Bruxelles en 1577, mort en 1644. Il était si instruit qu'il fut soupçonné de magie en raison des cures nombreuses et extraordinaires qu'il opérait par le seul emploi du magnétisme.

C'est dans un ouvrage très renommé, qu'il intitula *Jardin de la médecine*, qu'on trouve consignées ses premières observations et leurs conséquences. Plus tard il donna un traité de la cure magnétique des plaies.

Puis vient Hénilianus, qui, par de nombreux faits empruntés à sa pratique, confirme les résultats et les opinions de Van-Helmont.

En 1638, l'Écossais Robert Flud entreprit de signaler le rapport intime existant entre certains passages de l'Écriture et la doctrine de Paracelse.

Il suffit, en effet, d'une lecture attentive de la Bible pour trouver à chaque pas des faits qualifiés alors de surnaturels, et qui aujourd'hui trouvent leur explication rationnelle dans la connaissance du magnétisme.

Vers la fin du dix-huitième siècle, parait Mesmer, dont les ouvrages sont connus de tous. Il a rassemblé dans neuf questions et vingt-sept propositions tout ce qu'on savait alors du magnétisme animal, pour la démonstration duquel il employait des procédés entachés d'empirisme, ce qui n'a pas peu contribué à diminuer les partisans de sa doctrine.

Aujourd'hui qu'on a supprimé toute mise en scène, nous voyons chaque jour la seule volonté de l'opérateur être la cause de tous les phénomènes dont nous sommes témoins.

En 1825, M. le Dr Rostan, professeur à la Faculté de médecine de Paris, publia dans le grand *Dictionnaire des sciences médi-*

cales, un article qui fit grande sensation et dans lequel il reconnaît l'abolition plus ou moins complète des facultés, et le déplacement des sens.

M. le Dr Bertrand admet l'existence du plus grand nombre de phénomènes, tout en contestant l'existence d'un fluide spécial. A ce sujet nous ferons observer que l'important pour nous est l'admission des phénomènes, quant à la cause, qui existe certainement, nous la découvrirons un jour.

Tout le monde sait que l'aimant naturel, (*magnès*), est un minerai de fer, résultant de la combinaison de deux oxydes de ce métal et qui possède la propriété caractéristique d'attirer le fer, l'acier, le cobalt, etc...

On emploie l'aimant pour communiquer ses propriétés au fer et à l'acier.

Les aiguilles aimantées jouissent de la propriété de conserver toujours une direction fixe, du nord au sud, méridien magnétique. Quant à la thérapeutique, l'aimant a joui d'une très grande vogue chez les anciens ; on en a fait une panacée en quelque sorte universelle.

Galien, Dioscoride, Paracelse et d'autres médecins l'employaient fréquemment, et souvent avec succès, dans le traitement des maladies nerveuses, à peu près dans les mêmes cas où nous voyons le magnétisme animal posséder une action certaine, et presque instantanée.

Au quatrième siècle l'aimant était donné à l'intérieur dans les affections goutteuses et rhumatismales, et contre les douleurs de dents et d'oreilles.

Dans ces derniers temps, après avoir fait la part de l'empirisme et du charlatanisme, Laënnec, Alibert, Chomel, Récamier et Trousseau ont précisé les circonstances dans lesquelles l'aimant pouvait être administré avec succès.

Il existe enfin une méthode qui a pris le nom de *métallo-thérapie*, laquelle consiste en aimants ou pièces d'acier aimantées et liées entre elles par des fils d'acier, et qu'on emploie avec succès dans les douleurs et les palpitations de cœur. Sous l'influence de ces applications, la peau devient le siège d'une légère démangeaison, de vésicules, et d'une éruption quelquefois assez intense, phénomènes qui coïncident avec une diminution progressive du mal qui finit par céder complètement. J'aborde maintenant la question des rapports du magnétisme animal avec la science.

Nous savons que les phénomènes sont de deux sortes, suivant

qu'ils sont purement physiques, ou qu'ils s'adressent à l'intelligence (magnétisme lucide).

Les effets nombreux et très variés du magnétisme animal, dits phénomènes physiques, dont bon nombre de personnes sont chaque jour les témoins, ne sauraient être contestés. Ils constituent de véritables symptômes pathologiques, catalepsie, extase, hypnotisme, qui diffèrent des maladies proprement dites par la rapidité avec laquelle l'opérateur les fait disparaître sans qu'ils laissent la moindre trace. Ils font donc partie du domaine de la *physiologie*, de laquelle ils forment un chapitre dont personne ne contestera l'importance. Or d'un symptôme morbide à une maladie, il n'y a qu'un pas... Je fais cesser le symptôme, pourquoi ne ferais-je pas cesser la maladie en appliquant le remède avec plus de persistance?

Là est tout le secret du magnétisme curatif, tout le travail du médium guérisseur : changer par des passes ou attouchements accompagnés d'une volonté ferme, le caractère de l'innervation de l'organe malade, et favoriser chez lui le rétablissement de l'état normal qui a du reste, comme chacun le sait, la plus grande tendance à se reconstituer.

Passant au magnétisme lucide, je poserai les questions suivantes :

Quel nom donner, quelle explication appliquer au fait de prendre une personne souvent d'une intelligence bornée et d'une instruction nulle, et d'obtenir chez elle au moyen de quelques passes une lucidité parfaite, à l'aide de laquelle elle décrira les organes du corps humain aussi fidèlement qu'un anatomiste pourra lire les altérations dont ces organes sont le siège, même celles qui auraient échappé à l'œil exercé d'un praticien, et souvent même indiquera les remèdes dont l'efficacité est certaine?

Comment expliquera-t-on les voyages qu'on fait accomplir chaque jour par des somnambules dans des pays fort éloignés, qu'ils ne connaissent nullement, et dont ils font une description exacte, pénétrant même dans des maisons qu'on leur désigne, et indiquant ce qui s'y passe avec la plus grande minutie?

Dans quel ordre enfin rangera-t-on cette foule de phénomènes dans lesquels les sujets les moins lettrés font preuve de connaissances très étendues sur des matières très variées et qu'ils ne connaissent nullement à l'état de veille?

Qui ne voit là une preuve palpable de l'existence de l'âme, qui peut s'écarter momentanément du corps auquel elle est unie,

pour se transporter partout selon la volonté du magnétiseur; de l'âme qui ayant eu plusieurs existences, est pourvue de connaissances acquises dans chacune d'elles, connaissances qu'elle ne peut manifester qu'à l'état de dégagement, ce qui tend à prouver une fois de plus jusqu'à l'évidence que le cerveau n'est qu'un instrument.

Ces prémisses étant posées, je crois pouvoir affirmer que tous les phénomènes précités, ressortissent à la *psychologie*, science qui, comme chacun sait, a trait aux facultés intellectuelles de l'homme, à leurs diverses manifestations et à leur cause.

L'AME HUMAINE... Cette âme immortelle dont la Providence nous a dotés, cette âme qui nous élève en nous permettant de concevoir la cause des causes, DIEU!!!

Il me reste maintenant à dire quelques mots d'un ouvrage dû à la plume de M. Kleffler, et qui donne le résumé et la critique judicieuse de quatre conférences faites à Genève sur le magnétisme animal.

M. Kleffler emprunte au journal *la Tribune*, l'exposé de quatre conférences. Dans la première, le conférencier semble reconnaître l'existence du magnétisme animal, mais affirme que celui-ci n'a jamais été étudié scientifiquement. A propos des troubles de sensations et d'intelligence, il s'exprime ainsi : L'action nerveuse consciente est le produit de la *volonté*.

Or ce qu'il y a de certain, c'est que la volonté est anéantie chez les magnétisés. L'action réflexe est, dit-il, le produit de l'instinct habituel des nerfs. — Je voudrais bien savoir ce que peut être l'action instinctive des nerfs. — L'auteur signalant la double personnalité des somnambules naturels, l'explique par une détérioration de l'enveloppe du cerveau, qu'on peut provoquer par des moyens artificiels.

Qui donc a jamais constaté une détérioration de l'enveloppe du cerveau, et qui donc oserait affirmer qu'une altération de parties aussi subtiles que celles qui constituent l'encéphale et ses annexes n'offre pas de symptômes plus graves, et surtout d'une plus longue durée que celle des phénomènes magnétiques?

Le conférencier en parlant de Mesmer et de ses continuateurs, se sert de termes injurieux; nous ne voulons pas le suivre sur ce terrain, nous avons trop la conscience de notre dignité et de notre expérience pour nous offusquer d'une pareille argumentation.

Le conférencier affirme dans sa troisième conférence que, si les

magnétiseurs deviennent médecins, ils abandonnent la pratique du magnétisme. Nous sommes à même de prouver le contraire, et nous affirmons que l'emploi du magnétisme animal nous a donné d'excellents résultats, alors que les moyens de la thérapeutique ordinaire avaient échoué.

L'orateur conclut enfin en accordant que l'effet magnétique existe, mais il rejette la présence d'un fluide spécial; nous ne nous prononçons pas sur la nature du fluide en question, mais nous *affirmons* qu'il n'y a pas d'effets sans causes.

Que savait-on du fluide électrique il y a à peine un demi-siècle? Qu'en connaît-on aujourd'hui, et quel est son avenir?

Quant à la quatrième conférence dont le sujet résume les phénomènes de lucidité, le conférencier affirme que la vue à distance, l'extra-lucidité, et la devination ayant toujours échappé à l'analyse scientifique sont de pures supercheries.

Nous qui avons beaucoup pratiqué et qui savons qu'il n'y a aucune supercherie, nous les avons rattachées à la psychologie, aux fonctions de l'âme humaine que nous reconnaissons pour l'avoir vue et touchée et tout le monde peut faire comme nous.

M. Henri Kleffler, dans une lettre écrite à *la Tribune*, s'exprime au sujet de ces conférences d'une manière très digne et très modérée, tout en stigmatisant à bon droit le persifflage qui en fait en quelque sorte l'objet, et qui, dit avec raison M. Kleffler, est indigne d'un savant sérieux.

Oui, messieurs les aristarques, riez un peu moins de vos adversaires, mais éclairez-vous mieux.

(*A suivre*). Dr Reignier.

ÉLÉMENTAIRES ET ÉLÉMENTALS DES THÉOSOPHES

9 avril 1885. — *Monsieur le Directeur de la* Revue spirite, *très honoré frère.*

J'adresse une lettre aujourd'hui à M. René Caillié, directeur de l'*Anti-matérialiste;* quels que soient les liens d'estime et de sympathie que nous ayons pour cet écrivain, nos préférences doivent avant tout être acquises au salut de la doctrine. Voici cette lettre :

*Monsieur le Directeur de l'*Anti-matérialiste : « Je viens vous faire part de la stupéfaction profonde que m'a causée la

lecture de votre article intitulé : *Discussion des expériences faites par William Crookes au sujet des phénomènes spirites*, et publié dans le numéro du 5 avril de l'*Anti-matérialiste*, ce passage est celui-ci : « Depuis fort longtemps nous nous « occupons de ces phénomènes (les phénomènes spirites), et nous « ne pouvons nous empêcher de croire que ces forces diverses, « qui sont intelligentes et qui obéissent aussi à notre appel et à « *nos ordres* (1) dans ces séances d'expérimentation spirites, ne « sont autre chose que les périsprits de tous les êtres qui meurent, « *animaux* ou hommes. »

Si les Esprits des animaux se communiquent aux hommes par l'intermédiaire des médiums, sur quels éléments de crédibilité vous appuyez-vous pour établir votre singulière théorie? Serait-ce par hasard sur le théosophisme ? mais n'est-elle pas très critiquable, cette prétention de *refuser* à celui qui a le *plus* de puissance, à l'Esprit *humain*, le pouvoir de se manifester à ses semblables dans l'humanité terrestre, tandis que cette faculté serait *accordée* à celui qui en a évidemment le *moins*, à l'Esprit rudimentaire, à l'Esprit de l'*animal*, dénommé par le théosophisme, élémentaire ou élémental? C'est pourtant le *Credo* que le théosophisme cherche à vulgariser et à mettre en honneur! Je me borne à constater le fait, sans entrer dans ce moment dans aucune considération philosophique qu'il serait très facile de faire pour en démontrer l'inanité.

En refusant à l'Esprit humain dépourvu de la matière corporelle périssable, la faculté d'entrer, après la mort, en relation avec les vivants, le théosophisme émet une opinion arbitraire, dépourvue de raison et contre laquelle le témoignage des faits vient chaque jour donner un solennel et éclatant démenti : *les preuves d'identité abondent!* Les Esprits de tous ordres, *sauf précisément les Élémentaires ou Élémentals des théosophistes*, se manifestent et leur font, ainsi qu'aux spiritualistes de l'école catholique, pour ainsi dire la *nique*, pour me servir d'une expression vulgaire.

Comme les théosophes, les catholiques disent aussi que les âmes des morts ne peuvent se manifester aux humains, tandis que les Démons ou Esprits inférieurs, jouissent de la plus grande

(1) Celui-là serait bien présomptueux, pour le dire en passant, qui aurait la prétention de s'inféoder ces « *forces diverses qui sont* INTELLIGENTES », et qui constituent les phénomènes du spiritisme. Elles ne sont aux ordres de personne, sinon de Dieu. Elles sont libres, et par cela même qu'elles sont intelligentes, elles peuvent se refuser *absolument* de répondre à tout appel comminatoire ou inconsidéré.

liberté. Il y a, sous ce rapport, une grande similitude de principes entre ces deux écoles.

On peut donc affirmer que la croyance des théosophes est basée sur des faits mal observés, ou peut-être sur l'opinion des prêtres de Bouddha, qui ont, à l'exemple des prêtres de toutes les orthodoxies religieuses en général, corrompu la source pure de la Révélation que ne dément jamais la *vraie science.*

De ce qu'un médium, dans l'exercice de sa faculté spontanée ou autrement, imite le cri-cri du grillon, le braiement de l'âne, l'aboiement du chien, le miaulement du chat, etc., etc., on ne peut inférer que les Esprits des *animaux* se manifestent ; ce phénomène possible est l'œuvre d'esprits légers et moqueurs, lesquels trompent ceux qui ne savent pas déjouer leur plan : ils peuvent, selon le cas, faire la bête ou le sage, se déguiser en Esprit de lumière et parler comme l'ange, dit l'Écriture.

Un ordre de phénomènes psychiques démontre surabondamment l'erreur des théosophes ; ce sont ceux, si nombreux et si variés, d'obsession, de subjugation et de possession qu'enregistre l'histoire ; à toutes les époques (sans en excepter la nôtre), dans tous les pays, ils se sont produits, soit isolément, soit sous un caractère épidémique, tels que ceux de Morzine en Savoie, ceux de Loudun, de Louviers, etc., etc.

De deux choses l'une : ou les théosophes *acceptent* ces phénomènes puissants, ou bien ils les *nient.* S'ils les acceptent, sur quels éléments appuient-ils leur croyance ? S'ils les nient, sur quelles causes peuvent-ils s'appuyer, sinon sur les intelligences incorporelles des âmes humaines, auxquelles ils *refusent* formellement la faculté de se manifester aux hommes, intelligences qui d'après nous en sont les facteurs les plus accusés.

Récusent-ils les phénomènes puissants et authentiques enregistrés dans les annales de l'histoire ? ce serait nier la lumière en plein midi.

Exciper de subtilités et de chimères cabalistiques, telles que l'envoûtement, le dédoublement animique de l'Esprit incarné pour la production de ces phénomènes, serait-ce un argument spécieux, une théorie étant toujours réputée vaine, dès qu'elle ne résout pas souverainement les cas qu'elle vise : or, en vertu de quelle loi physiologique l'être humain dans l'incarnation, peut-il provoquer et maintenir, sur une jeune femme, l'état cataleptique prolongé pendant de *longs mois*, phénomène que nous avons actuellement dans ma commune ? la haute science des théosophes

nous donnera-t-elle une solution satisfaisante et rationnelle de ces faits remarquables ?

Revenant à ma question, je vous demande sur quel ordre de faits et sur quelle méthode vous vous appuyez pour justifier votre proposition, laquelle, il y a lieu de le penser, fera le jeu de nos adversaires. En attendant vos preuves, les spirites assurément, permettez-moi de vous le dire (et je ne crains pas de l'affirmer), ne peuvent partager une conception aussi insolite et aussi dérogatoire à l'opinion généralement connue sur l'existence du monde spirituel, sa manière d'être et son mode d'évolution progressive. Supposer, même un instant, que votre théorie peut être envisagée comme vraisemblable, serait de nature à jeter le trouble, l'inquiétude et je dirai même l'*effroi!* parmi ceux qui se livrent à la consolante pratique du spiritisme expérimental, car ils seraient préoccupés de cette pensée : *la manifestation alternative de tous les animaux de la création;* c'est bien assez des difficultés créées par les Esprits légers et inférieurs de l'ordre humain, qui s'immiscent d'une manière inconsidérée, en répondant à tort et à travers, à toutes questions; pour les neutraliser, suivons la sage maxime de l'évangéliste Jean : « Ne croyez pas à tout Esprit, mais éprouvez s'il vient de Dieu. »

Le contact *conscient* avec les intelligences du monde spirituel, est constitutif d'une morale utile, profitable aux âmes qui n'en ont pas la moindre notion, ou qui l'ayant acquise, l'ont perdue ou oubliée ; le progrès se réalise, selon cette loi providentielle de solidarité : par le frottement et contact de celui qui sait avec ceux qui ignorent.

Les Esprits des animaux, même ceux du rang le plus élevé, sont privés sur la terre de la manifestation de leur pensée par le langage articulé, cet apanage exclusif de l'esprit humain conscient et libre, et selon vous, *ipso facto*, par leur rentrée dans le monde spirituel et le séjour dans ce milieu nouveau, ils seraient le *lendemain* et de *prime-saut*, pourvus d'un attribut qui n'existait pas chez eux la *veille* dans la vie organique. Cette théorie déroge à la loi du progrès, si lent à se produire, et contredit les grandes révélations modernes, celles si homogènes recueillies dans le livre des Esprits par Allan Kardec et des quatre Évangiles de J.-B. Roustaing, révélations et évolutions lentes confirmées par l'Esprit du fondateur de l'Islamisme, Mahomet, dans ses entretiens avec le professeur Henry Kiddle, publiés par *La Lumière*, dans son numéro du 25 mars dernier.

A cette question : « N'avez-vous pas fait de grands et rapides progrès dans la vie d'Esprit? » Il est répondu en substance : « L'Esprit ne peut *sauter* d'une condition à une autre ; passer « abruptement dans de ravissantes gloires par ses mouvements « progressifs. » Or, pourrait-il en être autrement pour l'Esprit de l'animal que pour celui de l'homme? L'Esprit fait son évolution, progresse et se manifeste avec des organismes et des formes de plus en plus parfaites dans des mondes *ad hoc* et des milieux divers ; ces organismes et ces formes sont toujours adéquates et harmoniques avec la manifestation intellectuelle à exercer, ce qui est rationnel et vaut bien l'évolution des théosophes dont vous vous êtes fait si malencontreusement l'écho, théorie dépourvue de tout fondement, que l'on ne peut accepter même à titre d'hypothèse.

J. GUÉRIN.

SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE

Les séances de somnambulisme données par M^me^ veuve Samier continuent au siège de la Société. Elles font connaître les phénomènes somnambuliques et en apprécier la réalité et la portée philosophique. Une ou deux séances, trois au plus, suffisent largement pour donner une idée exacte de ces phénomènes.

Les séances sont ouvertes par quelques mots d'explication destinés à faire comprendre les expériences qui vont suivre, et la somnambule se soumet à l'action magnétique. Endormie, M^me^ Samier entre dans l'état somnambulique, acquiert des facultés nouvelles, voit sans que l'œil perçoive la vision, entend sans le secours de l'oreille et peut même sentir une odeur sans que le nerf olfactif soit impressionné par cette odeur ; elle a connaissance exacte de choses qu'elle n'a pas apprises, d'événements qu'elle n'a jamais connus. Ce qui suit fera comprendre, dans une certaine mesure, la véritable nature de ces facultés.

L'état somnambulique obtenu dans l'espace de quelques instants, les expériences commencent par le diagnostic des maladies de personnes présentes.

Le siège de la souffrance est bientôt trouvé, M^me^ Samier y pose presque immédiatement la main, explique au consultant étonné la nature de sa maladie et l'état dans lequel se trouvent les organes qui sont affectés, le régime à suivre, etc...

L'assistance devient plus sérieuse, plus attentive. On sent que

la curiosité la domine et que, si les railleurs sont encore là, les railleries n'y sont plus, tant il est difficile de nier le fait brutal.

Puis, les effets somnambuliques se manifestent à nouveau sous une autre forme : *celle des voyages en esprit*, plus curieuse et plus inexplicable que la première partie de la séance ; la communication magnétique établie comme précédemment, le voyage commence, Mme Samier suit docilement les indications de son conducteur jusqu'où il plaît à celui-ci de la mener par la pensée, fût-ce aux antipodes, mais, dès qu'elle est arrivée à destination, il l'abandonne à elle-même et attend les explications qui doivent lui prouver, ainsi qu'aux spectateurs, la présence réelle et effective, loin de son corps, de l'esprit de la somnambule.

Dans un voyage à Christiania (Norwège), Mme Samier se trouve dans une grande et belle maison dont elle décrit la situation, explique les dispositions intérieures et l'aménagement ; elle fait mention d'une galerie de tableaux. Questionnée au sujet des habitants, elle voit un homme déjà âgé, de haute stature, le maître de la maison ; dit que son caractère est très ferme et un peu hautain, sa voix brève, impérative ; elle imite sa démarche et son port de tête.

Dans une autre pièce une dame, un peu malade, assise dans un fauteuil, se plaint souvent de douleurs au côté droit.

Elle vit une salle d'étude déserte, et sur les tables des livres de classe, des cahiers de devoirs pour les enfants qui habitent la maison et y prennent leurs leçons. La personne, par l'intermédiaire de laquelle ce voyage fut effectué, affirma l'exactitude de tous ces détails et expliqua qu'il s'agissait de son père, grand amateur de tableaux, de sa mère malade depuis longtemps et de ses frères et sœurs qui, en effet, reçoivent leur instruction entière dans la maison paternelle.

2° Conduite à Versovie par un M. X..., ténor renommé, elle lui dit : « Votre frère exerce la chirurgie dans cette ville, je vois ses instruments de torture ; il a, tout dernièrement, fait à l'un de ses malades une opération très délicate du côté de la gorge.» La qhysionomie si étonnée de M. X... égaya un instant la salle entière ; il certifia les affirmations de Mme Samier.

Après avoir répété automatiquement les poroles qui lui étaient adressées en français, ou dans une langue étrangère par un monsieur de Strasbourg, M. L., Mme Samier interrompit brusquement la communication qui faisait d'elle une automate, pour parler d'un précédent voyage à Strasbourg fait avec ce monsieur, et le

recommença presque seule, avec facilité. Elle apprit alors à M. L. que beaucoup de dames s'étaient réunies la veille chez son père, et que celui-ci leur avait fait une sorte de conférence dans une des salles de la maison qu'elle indiqua. Elle lui parla aussi de sa sœur, « jeune fille de dix-sept ans environ qui étudie beau- « coup la musique et joue souvent au piano ». Tout ce qui vient d'être lu s'est trouvé conforme à la vérité.

Si l'hypnotisme n'est déjà plus nié que par les retardataires, le magnétisme rencontre des contradicteurs nombreux et autorisés, prêts à le ridiculiser, tandis qu'en étudiant la question de près, ils pourraient nier ou rire en connaissance de cause et savoir par eux-mêmes si le charlatanisme produit ou non les phénomènes du somnambulisme.

Ces études expérimentales s'adressent aux esprits droits et sincères, aux déistes, aux matérialistes de bonne foi dont le principe est avant toutes choses de connaître le bien et le vrai, de les chercher partout, même où il leur paraît douteux qu'ils puissent les trouver.

Les théories positivistes et matérialistes deviennent insuffisantes et se trouvent même réduites à néant, s'il est prouvé que l'intelligence peut apprécier le monde extérieur en dehors de la portée des sens corporels, à une distance où leur concours est matériellement impossible. Si le cerveau, matière emprisonnée dans le crâne animal, est le générateur intellectuel, il est impossible d'admettre que l'intelligence qu'il produit puisse concevoir la lumière sans le secours de l'œil qui seul peut la transmettre au cerveau ; la même impossibilité existe forcément en ce qui concerne les autres sens. Or, les phénomènes somnambuliques démontrent indiscutablement que, dans certaines circonstances, l'esprit voit avec intelligence, sans l'intermédiaire de son cerveau ; ce dernier ne lui sert plus alors qu'à faire connaître, par la parole, les impressions à lui transmises par l'intelligence, et reçues par cette dernière au moyen d'autres sens que ceux qu'actionne le cerveau et qu'elle ne soupçonne même pas !

A. F. Boy.

DONATO A LIÈGE.

Extrait de *la Meuse* du 21 mars : Liège (Belgique).

« Une expérience vraiment merveilleuse et inconcevable a mis en émoi, hier, une grande partie de la population liégeoise.

M. Donato, pour qui l'on a justement épuisé toutes les formules de l'éloge, avait promis d'endormir de loin un certain nombre de sujets sensibles et de les obliger à venir le retrouver chez M. Hartmann, rue du Pont-d'Ile. A l'heure fixée pour l'expérience, environ cinq mille personnes stationnaient devant chez M. Hartmann, rue du Pont-d'Ile, place du Théâtre et dans les rues avoisinantes.

Alors on vit arriver des étudiants magnétisés courant comme des fous ; un jeune élève du Conservatoire de musique qui, plantant là son violon, s'était dirigé en hâte vers le Pont-d'Ile ; un boucher qui avait délaissé son étal, en présence des clients stupéfaits ; un coiffeur décoiffé ; puis un jeune garçon marchant à grands pas, les poings crispés, la tête en avant, les yeux fixes, que sa mère suivait éplorée, craignant qu'il ne se fît mal.

Trente personnes, dont quelques-unes demeuraient à trois et quatre kilomètres de la rue du Pont-d'Ile, furent ainsi attirées par M. Donato. C'est en vain que, sur leur passage, les curieux s'efforçaient de les retenir : on a vu un jeune garçon renverser deux hommes qui voulaient lui barrer le chemin. Les plus incrédules sont convaincus par cette expérience sans précédent et qui fera époque dans l'histoire du magnétisme où notre concitoyen occupe déjà une si grande place.

Demain dimanche, à deux heures, une expérience plus curieuse encore sera faite par M. Donato. Voici en quoi elle consiste : M. Donato se tiendra placé derrière Saint-Paul. De là il endormira une quantité de sujets se trouvant dans tous les quartiers de la ville ; il les obligera à aller prendre des journaux chez D'Heur et leur fera croire que ces journaux sont de la musique ; les sujets seront forcés de se diriger vers la place Saint-Paul en battant la mesure. D'autres devront danser aux sons d'un orchestre imaginaire. »

Extrait de la *Gazette de Liège* du 23 mars :

Donato. — « On ne parlait hier que d'une chose en notre ville : Donato et ses expériences. On sait qu'à deux heures précises une quinzaine de jeunes gens, soigneusement magnétisés la veille par le maître, devaient arriver chez D'Heur, marchand de journaux, rue du Pont-d'Ile, y prendre un journal ou une brochure quelconque, et se rendre place Saint-Paul en chantant ou en dansant. Longtemps avant l'heure indiquée, une foule compacte stationnait aux deux endroits marqués ; six agents de police au Pont-d'Ile et une dizaine place Saint-Paul étaient im-

puissants à maintenir le public. Deux heures sonnant, les sujets magnétisés, renversant tout sur leur passage, mais aussi recevant parfois du public bousculé coups de poing et coups de canne arrivèrent l'œil hagard et la mine hébétée chez D'Heur, se nantirent d'un journal et se rendirent place Saint-Paul en exécutant la pantomime annoncée.

Quelques-uns arrivaient des points les plus éloignés, l'un notamment est descendu de Sainte-Walburge, à peu près en courant par Pierreuse ; un autre, un petit jeune homme qui s'était soumis à ces expériences, à l'insu de ses parents, avait quitté soudain la table du dîner, où sa famille était assise, pour se rendre à l'appel, en dépit des efforts de sa mère effrayée, qu'on a pu voir en ville, essayant de rejoindre son enfant.

La pantomime à laquelle se livraient sur la place Saint-Paul quelques-uns de ces sujets était véritablement insensée : en dépit parfois des agents de police et du public, ils gesticulaient, en dansant, ou en affectant de chanter, avec une énergie effrayante, jusqu'à ce que le magnétiseur leur eût commandé de se tenir en repos.

M. Donato a pris plaisir à traverser la ville, en se faisant suivre de ce groupe de fascinés qui semblaient ne pouvoir se passer de lui, et l'eussent suivi à la rivière, s'il les y avait conduits.

Plus de mille personnes n'ont pu trouver place lundi dans la salle du Gymnase, pour assister aux étonnantes expériences du magnétiseur qui fait courir tout Liège.

Au commencement de la seconde partie, une foule de jeunes hommes, rangés sur la scène, ont remis à M. Donato une magnifique couronne portant ces mots : « *A l'illustre fascinateur Donato, témoignage d'admiration de ses nombreux sujets et concitoyens liégeois.* »

Toute la salle, où se trouvaient plus de mille huit cents personnes, s'est associée par des applaudissements frénétiques à cet hommage bien mérité. »

MM. Hansen et Léon avaient été accueillis avec faveur par le public liégeois, mais leur succès est peu de chose en présence des véritables triomphes de Donato, le créateur de la *fascination expérimentale.*

M. Donato a déjà magnétisé plus de trois cents personnes à Liège : il *fabrique* en quelque sorte les sujets à la douzaine avec une promptitude jusqu'ici sans exemple.

La place nous fait défaut pour reproduire tous les articles de

l'*Éclair*, du *Wallon*, du *Foyer*, de la *Scène*, de la *Justice*, du *Rasoir*, du *Frondeur*, etc. Trois numéros du *Messager* ne suffiraient point à la reproduction de ces articles consacrés à la louange de notre célèbre concitoyen. (*Tiré du Messager.*)

ANNIVERSAIRE D'ALLAN-KARDEC

La Sentinelle populaire, de Nantes, contient cet article :

5 *avril* 1885. — Le dimanche le plus rapproché du 31 mars se célèbre dans le monde entier et dans toutes les familles spiritualistes : l'apparition des premières manifestations des esprits de nos morts chéris, le dégagement corporel du penseur qui reçut mission de coordonner les enseignements de la philosophie nouvelle, doctrine capable de régénérer les consciences affaissées par le doute, ravagées par le scepticisme d'un siècle destructeur.

Quoique le spiritualisme se soit propagé un peu partout, mais principalement parmi les classes instruites, beaucoup de personnes ignorent ce qu'était Allan-Kardec; pour les instruire je trace les pensées qui vont suivre. — Connaissant l'esprit large du *Populaire*, sachant qu'il n'est inféodé à aucun parti, ni en philosophie, ni en politique, son esprit de tolérance pour toutes les opinions étant connu, surtout pour celles qui poursuivent le but excellent de l'extension de la moralité publique, je vais essayer de dire, le plus brièvement possible, quels sont les motifs qui ont amené Allan-Kardec au spiritualisme moderne.

Allan-Kardec (Hippolyte-Léon Denizard-Rivail) est né à Lyon le 3 octobre 1804, et s'est désincarné à Paris, le 29 mars 1869. Fils et petit-fils d'avocats célèbres dans la magistrature et le barreau, il n'a pas voulu suivre cette carrière. Il était appelé à une mission plus grande : concilier les idées religieuses avec les idées scientifiques. — Élève de Pestalozzi, en Suisse, il devint le disciple éminent de ce pédagogiste qui a exercé une si salutaire influence sur la réforme des études en France.

Dès l'âge de quinze ans, après avoir souffert des divisions religieuses et de l'intolérance des Églises officielles, une intuition lui fit concevoir l'idée grandiose de l'unité religieuse sur une base d'unité de croyances. Cette idée, aussi grande qu'un monde, devait grandir et prendre racine sur un terrain solide. Vers 1850 les événements psychologiques de l'Amérique, les phénomènes

qu'obtenaient des milliers de personnes honorables dont un grand nombre, socialement et scientifiquement posées vinrent appuyer Allan-Kardec lui ouvrir les yeux sur beaucoup de choses qu'il pressentait mais qu'il ne pouvait pas affirmer ni enseigner expérimentalement. Le futur chef d'école étudia, expérimenta et déduisit, avec sa belle intelligence, les conséquences sociales de ces rapports entre les *vivants désincarnés* et les vivants incarnés.

Ses principaux ouvrages, qui se rééditent très souvent, sont : *Le livre des Esprits, le livre des Médiums, l'Evangile selon le spiritisme, le Ciel et l'Enfer* et *La Genèse et les Miracles*, où se trouve noté le génie du penseur, du philosophe *positif* qui a proclamé la communion des vivants et des morts, parce que tout effet ayant une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente, et *les faits spirites* sont bien le produit d'une force intelligente et libre.

Un des principes les plus féconds de la philosophie d'Allan-Kardec est celui de la pluralité des existences de l'âme, entrevu par les plus grands esprits de l'antiquité et dans notre siècle, par Jean Reynaud, Charles Fourier, Guépin. De ce principe découle la solution de toutes les anomalies apparentes de la vie humaine, de toutes les inégalités intellectuelles, morales et sociales. En un mot, et pour me résumer, la philosophie d'Allan-Kardec est tout entière dans cette belle inscription gravée sur le dolmen druidique qui recouvre la dépouille mortelle de l'immortel auteur du *livre des Esprits* : NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE, PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI.

Les spiritualistes, ai-je dit en commençant, célèbrent la fête d'Allan-Kardec dans le monde entier ; c'est indiquer que les œuvres du Maître sont traduites à peu près dans toutes les langues, et que des journaux, des revues, des livres, des sociétés, des orateurs, des poètes la propagent et la défendent. Au dire de tous les hommes observateurs, depuis les époques les plus reculées, c'est la seule fois que l'on peut enregistrer dans les annales des choses sérieuses la propagation aussi rapide d'une doctrine philosophique dont les conclusions tendent à changer la face du monde.

Les sceptiques rient des spiritualistes et prétendent (les modérés) qu'ils se font illusion. La chose pourrait être possible, mais ils conviendront avec moi que cette illusion est bien utile à notre époque, puisqu'elle peut transformer les idées de la cons-

cience en vue du bien et des transformations progressives de l'humanité.

Oui, je l'affirme, parce que *j'ai vécu la chose*, quiconque est devenu adepte de cette philosophie nouvelle doit devenir meilleur et le devient forcément. Les adeptes qui ne modifient pas tout moralement, en eux et autour d'eux, n'ont pas le droit d'appartenir à une doctrine si grande et si rationnelln,

P. VERDAD.

Marseille, 2 avril 1885. — Messieurs : Ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, les spirites marseillais se sont réunis le 31 mars à neuf heures du soir, dans le local de *l'Athénée spirite*, 38, quai du Canal, à l'effet de célébrer la fête anniversaire de la mort corporelle d'Allan-Kardec. Je vous envoie ci-dessous le procès-verbal de cette intéressante soirée.

M. le vice-président Henrat ouvre la séance par une chaleureuse allocution, dans laquelle il rend hommage à la mémoire d'Allan-Kardec ; cet hommage, il le mérite, ajoute-t-il, pour l'immense travail de coordination qu'il a accompli si logiquement, et la force qu'il a su imprimer au spiritisme si combattu et si ridiculisé à son apparition. M. Henrat termine en exprimant le désir que notre témoignage de reconnaissance et d'admiration parvienne jusqu'à l'esprit élevé du Maître et qu'il veuille bien nous guider et nous aider dans la défense de la vérité.

Ces paroles sont accueillies par une longue salve d'applaudissements.

M. Lesbros, secrétaire, donne ensuite lecture de la biographie d'Allan-Kardec, insérée dans la *Revue spirite* d'avril 1869. Cette apologie du Maître et de son œuvre est couverte d'applaudissements réitérés.

Après cette lecture, M. F. Granier, sociétaire, récite une charmante poésie de sa composition, qui est vivement applaudie.

Divers toasts ont ensuite été portés par les sociétaires à la mémoire d'Allan-Kardec, au spiritisme, à l'union des spirites, etc.

Après un repos de quelques instants, l'esprit Jean, esprit familier du groupe Papillon, a bien voulu donner par la typtologie, quelques conseils pleins de sagesse et de bienveillance ainsi qu'un petit quatrain de circonstance, dicté à rebours, selon son mode habituel.

M. le Dr X... a ensuite donné lecture d'une longue et remarquable communication sur l'univers et la création, obtenue par la typtologie, dans le groupe Papillon.

Enfin notre soirée a été terminée par une collecte au profit des pauvres, dont le produit sera versé au journal, le *Petit Marseillais*, pour les familles malheureuses.

En résumé, charmante et amicale réunion qui a laissé le meilleur souvenir dans le cœur de chacun.

A vous cordialement, le Secrétaire, LESBROS.

ALLAN-KARDEC, répondant à l'évocation d'un spirite sincèrement dévoué à sa doctrine, *M. J. Pommiès*, qui l'avait appelé « Mon vénéré Maître », répondit :

« Cher frère, l'amour de nos cœurs est inséparable ; le ciment qui les a unis ne peut se relâcher, car l'amour de Dieu par l'amour de nos frères nous unira toujours, pour travailler ensemble, dans l'avenir comme par le passé, au bonheur de l'humanité.

Chercher ailleurs que dans l'amour de nos frères un aliment nouveau pour resserrer le lien de notre amitié fraternelle, serait jeter à l'eau le plus précieux des fardeaux, pour courir après une chimère ; donc continuons à aimer nos frères ; prions pour les malheureux, et ne cessons de servir Dieu, en nous dévouant : à l'instruction des ignorants, à réchauffer les cœurs refroidis, et à ramener vers Dieu ceux qui désespèrent.

Voilà l'union des cœurs, qui comme le vôtre, désirent resserrer le lien qui les unit au mien et qui me procure le bonheur de pouvoir vous dire que celui que vous appelez votre Maître, est votre frère et ami pour l'éternité. »

SOCIÉTÉ SPIRITE DE SECOURS MUTUELS, A TOULOUSE.

26 mars 1885.—Messieurs, vous m'avez engagé à vous donner le compte rendu de la séance du conseil municipal de Toulouse, devant lequel la question spirite s'est présentée.

Il a été fondé, à Toulouse, une société spirite de secours mutuels. L'approbation pour la création de cette société était demandée depuis un certain temps.

Le nouveau conseil municipal à peine installé, cette question lui fut présentée avec celle de deux autres sociétés analogues en formation. Ces trois études furent données à une commission de trois membres, et notre ami, M. Laforgue, faisait partie de cette commission.

Le rapporteur réunit la commission et fit à notre ami quelques observations, lui demandant: « *Pourquoi s'intituler Société spirite? Pourquoi admettre les femmes?*

Mais, répondit notre ami, *spirite*, parce que ceux qui fondent cette société sont spirites et qu'ils veulent qu'on le sache. Ils font, d'ailleurs, comme les catholiques qui mettent leurs sociétés sous la dénomination de saints et de saintes; aussi comme les libres-penseurs qui donnent à leurs créations des dénominations en rapport avec leurs idées.

Quant aux femmes, ou la loi les tolère, ou elle ne les tolère pas; si elle les tolère, pourquoi serions-nous moins libéraux que la loi? Si elle ne les tolère pas, cela regarde le pouvoir central, et non pas nous, qui n'avons qu'à nous occuper de la moralité des fondateurs et du but qu'ils se proposent. — Il n'y eut pas de réplique, et il fut décidé que le rapport serait favorable pour les trois sociétés en formation.

Quand vint la discussion au conseil municipal, le premier rapport lu fut celui en faveur de la société de Sainte-Barbe, qui fut approuvé sans discussion. Vint ensuite le rapport sur la Société spirite, personne ne fit non plus d'observations, mais le président du conseil changea de tactique. Pour la Société de Sainte-Barbe, il avait dit : « Personne ne fait d'observations? adopté. » La Société spirite, au contraire, fut mise aux voix....., neuf voix se prononcèrent pour, et neuf voix contre; la moitié du conseil s'était abstenu. — Le président venait de prononcer ces mots : « *Les conclusions du rapport ne sont pas adoptées,* » quand notre ami Laforgue demanda la parole et s'exprima ainsi :

« Messieurs, nous venons, il n'y a qu'un instant, de voter à l'unanimité en faveur de la Société de secours mutuels, dite de Sainte-Barbe; pourquoi n'y aurait-il pas la même unanimité en faveur de la Société spirite?

Les spirites sont des citoyens comme les autres; ils remplissent les mêmes devoirs, ils doivent avoir les mêmes droits. Ce sont d'excellents républicains, ce qu'ils ont prouvé dans toutes les circonstances, et je ne comprends pas que vous les mettiez hors la loi.

Je suis spirite, messieurs, et m'en fais honneur; je suis connu comme tel à Toulouse, et aux dernières élections municipales, j'ai obtenu 11,600 voix. Je proteste de toutes mes forces contre l'intolérance de ceux qui rejettent le spiritisme sans le discuter. »

Plusieurs de nos amis de la minorité protestèrent qu'ils n'étaient pas spirites, « *mais que la balance devait être égale pour tous* ». Un membre de la majorité intervint à son tour, et déclara qu'il n'était pas spirite, « mais que rien dans cette doctrine n'autorisait à rejeter ceux qui la professent, au contraire. »

Il fut alors demandé que la question fût à nouveau mise aux voix, ce qui eut lieu ; par 14 voix contre neuf, la Société spirite fut approuvée.

Ce jour-là, le spiritisme remportait sa première victoire à Toulouse, et les succès obtenus par M. Laforgue prouvent que celui qui défend une cause avec conviction, est toujours assuré d'être écouté.

X...

NÉCROLOGIE.

M. ALPHONSE CAHAGNET, vénérable et estimé lutteur, était notre F. E. C., et notre ami ; nous aimions à voir cette belle tête, si énergique avec sa forêt de cheveux blancs, et entendre sa parole sensée, qui, mue par un esprit toujours viril et profondément philosophique, présentait des arguments *ad hominem* très difficiles à rétorquer. Ce fut un chercheur infatigable de la vérité, un vieillard jeune quand même lorsqu'il s'agissait de discuter sur le spiritualisme moderne. Il se servait de cette locution : *Age quod agis* (sois tout entier à ce que tu fais), et ses élèves savent combien il la mettait en action ; notre sympathie à Mme Adèle, la dévouée compagne, la lucide si remarquable de A. Cahagnet.

Le *Phare*, journal de Seine-et-Oise et de la Seine, s'exprime ainsi : « Le dimanche, 12 avril, a eu lieu, au milieu d'un grand concours d'amis et d'adeptes du spiritisme, l'enterrement civil d'Alphonse Cahagnet, chef du groupe spirite d'Argenteuil, dit les *Etudiants swedenborgiens*. J'ai donné, dans le *Phare* du 16 novembre dernier, de nombreux détails sur ce groupe ; je me contenterai de dire ici deux mots de son chef.

Cahagnet est un exemple rare de ce que peut une ferme volonté jointe à une vaste intelligence ; il était devenu, à force de travail et de persévérance, un érudit, un profond métaphysicien, et avait acquis dans le monde qui s'occupe de magnétisme et de spiritisme, la bonne place comme publiciste. Ses divers ouvrages — et le nombre en est grand, — traduits en anglais et en allemand, lui avaient valu de nombreux et précieux témoignages d'estime

et de sympathie. Rien de plus curieux et de plus intéressant sous ce rapport que sa volumineuse correspondance avec des sommités scientifiques et littéraires de tous les pays. » Voici sa lettre d'invitation :

« Frères et sœurs en l'Eternel : Notre frère Cahagnet, publiciste, auteur des *Arcanes de la Vie future dévoilés*, etc., fondateur en 1847 de la Société des Etudiants swedenborgiens, est décédé. — Son âme a été rendue à sa liberté, le 10 avril 1885, après 76 années de séjour parmi nous. — La cérémonie de son enveloppe matérielle aura lieu le dimanche 12 avril 1885, à 4 heures très précises. — On se réunira à son domicile, rue Saint-Germain, 90, à Argenteuil.

« Ceux que nous pleurons ne sont pas les absents, ce sont les invisibles. » VICTOR HUGO.

La cérémonie funèbre s'est accomplie avec un silence et un recueillement qui manquent trop souvent aux enterrements, même religieux. »

Quatre discours ont été prononcés, par MM. Lecocq, Léchaut, Lecomte et Pichery.

M. Léchaut rend honneur à la mémoire de A. Cahagnet, au nom de la Société théosophique des Indes dont ce dernier était membre d'honneur ; il l'a montré comme étant sympathique à toutes les douleurs et le prouvant par des actes ; comme le penseur profond qui sut le premier élucider les questions alors étranges qui, en spiritualisme, sont devenues le lot intellectuel de millions d'hommes. M. Léchaut dit avec éloquence, que A. Cahagnet aimait l'humanité, et qu'il a passé en faisant le bien.

DISCOURS DE M. LECOCQ. — Frère Cahagnet, au nom des Etudiants swedenborgiens, dont tu fus le fondateur et le guide, je te salue. — Oui, salut à toi, vieux lutteur pour la justice et la liberté contre l'intolérance et le despotisme. Oui, à toi tous nos souvenirs d'affection.

Je me rappelle encore, il y a de cela trente-huit ans, le jour où, pour la première fois, je te vis à Paris dans cette mansarde d'où devait partir la première étincelle de ton intelligence, en même temps que les résultats obtenus par ta dévouée et bonne lucide. Tu ne pensais pas alors qu'un jour, dans vingt volumes divers, tu viendrais défendre une cause philosophique aussi vaste, et que tu aurais dans une *presse spéciale*, dévouée à ces principes, un puissant appui pour soutenir la même cause. Tu ne pensais pas que ces premières productions intellectuelles, s'échappant de ce

modeste logis, seraient traduites dans deux langues étrangères, iraient prendre place dans les Bibliothèques du nouveau monde, et seraient les précurseurs de manifestations qui devaient se succéder et se produire sur tant de points du monde civilisé, et soutenir ton courage en confirmant les propositions que tu apportais aux hommes indépendants, en leur prouvant la possibilité des communications entre notre monde tangible et le monde spirituel composé des êtres disparus de notre globe.

Tu ignorais alors que toutes tes propositions appuyées sur des arguments irréfutables et concernant la *matière*, la *pensée*, la *vie en général*, depuis l'insecte qui rampe à nos pieds jusqu'à l'homme si grand et si petit à la fois, auraient un jour pour sanction les faits multiples enregistrés de tous côtés, et que la science officielle viendrait un jour elle-même inscrire la date du triomphe mérité depuis trente années par l'ouvrier modeste, devenu peut-être le penseur le plus considérable dans la philosophie spiritualiste.

Ah! qu'ils sont loin ces temps! et depuis que de peines éprouvées pour avoir apporté à tes frères qui souffrent des consolations à leurs douleurs!

Oui, tu as bien souffert, bon et généreux frère! Tu voulais voir réaliser sur la terre la justice et l'amour fraternel; et au lieu de la mise en pratique de ces deux nobles vertus, tu n'as pu constater que deux choses: c'est que la considération et le triomphe ne sont généralement accordés qu'à l'exploiteur heureux, et le succès qu'aux parvenus qui, foulant aux pieds toute dignité et toute pudeur, n'arrivent souvent à leur haute position sociale qu'en marchant sur le corps des victimes qu'ils ont dû faire en parcourant leur route anti-fraternelle. — Oh! oui, frère, nous comprenons la révolte de ton cœur généreux. Et pourtant tu savais mieux que tout autre qu'il y a encore ici des lois qui nous dominent et combien est limitée notre liberté d'appréciation personnelle . . . . . .

. . . . . .

Et à présent, bon et digne frère, gravite vers ces lumières spirituelles dont tu avais soif; retrouve ceux qui t'ont aimé, ceux qui t'ont éclairé. Va auprès de ceux de nos frères qui n'ont pas inventé de tortures pour obliger leurs semblables à croire à leur Dieu fantaisiste. C'est à présent que tu vas recevoir le prix de ton dévouement et de ton amour pour tes frères. Oui, vieil athlète de l'intelligence, à toi la couronne! Celle-là n'est pas faite de la

main des hommes orgueilleux ; non, elle est tressée de pensées qui éclairent, et d'amour qui rapproche. Nos regrets égoïstes de ne plus te posséder s'effacent devant la conscience que nous avons du bonheur que tu dois éprouver dans cette liberté conquise.

Tu vas ressentir la joie de te trouver en contact lumineux de notre savant et extatique Emmanuel Swedenborg. Reporte-lui nos regrets de cette séparation, mais aussi nos espérances et notre conviction de nous revoir.

A nous maintenant la continuation du combat; à nous d'essuyer les sarcasmes et l'ironie de l'ignorance humaine, à nous le duel de la pensée. Nos armes sont les tiennes, bon frère : c'est la discussion unie aux faits tangibles pour ceux qui veulent de bonne foi, entrer dans cet inconnu. Ce combat n'arrachera pas de cris de douleur au patient, s'il est sincère et indépendant, ce sera de la joie qu'il recevra en échange.

Soutiens-nous, mon bon frère ; viens quelquefois auprès de ceux qui t'ont aimé ; apporte-leur les pensées dont ils ont besoin et crois au souvenir affectueux de tes frères de la société des Etudiants swedenborgiens, de ta bonne et fidèle compagne, de tous ceux qui t'ont aimé ici-bas. — Au revoir, bon Cahagnet, au revoir.

DISCOURS prononcé sur la tombe de son ami CHARLES CASSAL, enterré le 14 mars 1885, au cimetière de Westhampstend V. W London, par M. E. CHEVASSUS.

Messieurs, chers amis et chers compatriotes. — C'est une grande douleur qui nous réunit autour de cette tombe et c'est tout à la fois comme vieil ami de Charles Cassal et au nom de la Société nationale française que je prends la parole.

Nous venons y rendre les derniers devoirs, qu'il me soit permis de le dire, pour vous comme pour moi, à un de nos amis les plus estimés, les plus chers et les plus honorés, à un de ceux dont la Colonie française en Angleterre avait le droit d'être fière.

Il y a huit jours à peine Charles Cassal était au milieu de nous plein de vie et de santé, en possession de toutes le facultés de sa haute intelligence.

Rien au monde, aucun signe précurseur, n'avait préparé, ni sa famille, ni ses amis les plus intimes à cette inexorable fatalité

qui est venue le frapper d'une mort aussi soudaine qu'inattendue.

Elle fait surgir du fond de nos cœurs la même pensée, les mêmes sentiments, tous sans exception nous nous associons et nous identifions à l'immense douleur de la famille de notre ami, nous l'entourons de nos sympathies les plus vives et les plus ardentes au milieu de la cruelle épreuve qui vient de l'atteindre.

Que l'hommage mérité que nous rendons ici d'une voix unanime à la mémoire de celui qu'elle pleure, et que nous pleurons avec elle, puisse adoucir l'intensité et l'amertume de son chagrin!

Oui, c'est un hommage mérité que celui que nous rendons à sa mémoire. Jamais existence n'a été plus dignement remplie que la sienne : comme fils, comme époux, comme père de famille, il a donné l'exemple de tous les devoirs, de toutes les vertus, de tous les dévouements; rendre heureux ceux qui l'entouraient était pour lui le suprême bonheur, la plus douce des récompenses d'une vie de constant travail, de constant labeur!

Les devoirs de la famille s'unissaient et se confondaient dans son cœur avec les devoirs de l'homme public, du patriote, du citoyen, du philosophe humanitaire. Jeune encore, entouré de l'estime de ses concitoyens et de leur confiance, il fut appelé à remplir les fonctions de maire de sa ville natale, de conseiller général de son département, et un des élus du suffrage universel en 1848 à l'âge de trente ans, il fut comme représentant du peuple au nombre des défenseurs les plus énergiques, les plus résolus, de toutes les libertés publiques, de toutes les réformes sociales ayant pour but l'amélioration de la condition des masses, fondée sur le respect de tous les droits et la solidarité de tous les intérêts.

Mais l'heure des grandes réformes n'avait pas sonné, bientôt le sombres journées de décembre 1851 devaient inscrire dans les annales de la France une date néfaste, de sinistre mémoire.

Charles Cassal comme tant d'autres, et parmi eux quelques-uns des enfants les plus illustres de la France, était compris dans les décrets de proscription, les portes de la patrie lui étaient fermées, la violence le jetait sur une terre étrangère!

Cette terre étrangère, il n'est que juste de le rappeler, et en le faisant j'accomplis un devoir de reconnaissance, était l'Angleterre, la seule des grandes nations européennes où les proscrits trouvèrent liberté, sécurité et hospitalité!

La vie de notre ami Charles Cassal, pendant les trente-trois années qu'il a vécu en Angleterre, est connue de la plupart

d'entre nous, elle a été consacrée au professorat, à l'enseignement de la langue et de la littérature françaises.

C'était pour lui une carrière nouvelle dans laquelle il entrait pour subvenir par le travail aux besoins de sa famille, mais qui devait aussi lui fournir une nouvelle sphère d'action pour servir la France avec ardeur, avec passion, en contribuant à la propagation de sa langue, de sa littérature, des principes sociaux de la philosophie moderne.

La position éminente qu'il occupait à l'université de Londres comme professeur et comme examinateur témoigne hautement des qualités éminentes qui le distinguaient et de la place qu'il avait su conquérir comme linguiste érudit et distingué.

L'estime et la considération dont il était entouré au milieu de ses collègues étaient la récompense méritée d'éclatants services rendus à l'enseignement et à la propagation des relations internationales.

En lui adressant un adieu suprême sur les bords de cette tombe, en présence de sa famille éplorée, moi son vieil ami d'exil, souvent le confident intime de ses pensées, c'est un devoir de conscience que j'accomplis en rappelant les qualités de sa nature bonne et généreuse.

Venir en aide à ses semblables, leur tendre une main sympathiques, les conseiller, les consoler, les secourir de sa bourse jusqu'à la limite extrême de ses ressources, telle a été la règle invariable de sa conduite, le grand et immuable principe de son existence.

Que ce soit là tout à la fois pour nous comme pour les siens un exemple à suivre et un souvenir consolateur impérissable!

Que sa veuve, la digne compagne de son existence, y puise la force de triompher de sa douleur, non de ses regrets trop légitimes!

Que son fils aîné, devenu le chef de la famille, en suivant les traces de son digne père, comme lui entoure ses jeunes frères et ses sœurs d'affection et de dévouement!

Avant de nous séparer, Messieurs et chers compatriotes, j'adresse un dernier adieu et un dernier témoignage d'estime et de regrets à la mémoire de Charles Cassal, notre ami regretté à jamais et à sa famille l'expression la plus sincère, la plus vive et la plus profonde de la sympathie dont nous l'entourons et qui restera vivant au fond de nos cœurs jusqu'à nos derniers soupirs. »

Les spirites français offrent cette même sympathie, à la famille de M. Ch. Cassal.

M. Petilleau, au nom de la Société nationale des professeurs, a parlé de la respectueuse affection que lui témoignaient tous les membres de la petite armée des professeurs français en Angleterre, car il fut, pendant vingt-cinq ans, leur porte-drapeau; il les instruisait à l'aide de conversations familières et leur apprenait à s'aimer et à s'estimer.

L'un des plus grands mérites de Ch. Cassal, c'est d'avoir par sa conduite noble et digne dans toutes les circonstances de sa vie si agitée, et par *son influence*, fait *respecter la France*; il a aidé à rapprocher les deux nations. Ses lectures, si suivies, si émouvantes, faites avec âme, avec une voix où vibrait l'amour de son pays et celui de l'humanité, réhabilitaient les grands calomniés de nos grandeurs nationales, tous les hommes de 89 que les ennemis de la France ont voulu stigmatiser en faisant leur histoire au point de vue des haines d'un parti; il convertissait ses auditeurs en exprimant la grande, la sainte, la sublime vérité.

La France, pour témoigner sa reconnaissance à l'illustre exilé qui l'avait toujours si fidèlement servie, lui donnait ce témoignage, de le nommer chevalier de la Légion d'honneur, le 12 juillet 1880.

Chacun des lecteurs de la *Revue spirite* a remarqué les articles signés Ch. Cassal, tous empreints d'énergie, de savoir et d'une étonnante grandeur; il était spirite et réincarnationniste et ne le célait pas, déclarant à tous que telle était sa croyance bien raisonnée.

Ce professeur à l'University college school, à University college, a Royal naval college, examinateur pour le civil service of India, le staff college, le var office, l'Admiralty, New Zeeland university, Victoria university, à Manchester, etc., etc., disait dernièrement, dans un discours où il rendait hommage à Victor Hugo, en rappelant un épisode des barricades de 1851, au faubourg Saint-Antoine:

« L'assassinat d'un des plus grands penseurs modernes eût-il réussi à émouvoir ce peuple si indignement abusé? Qui sait? Nous dîmes à V. Hugo ce que nous avions vu, les impressions que nous rapportions. Bientôt nous fûmes dispersés. Comment je suis sorti du faubourg, comment Hugo et Rey en sont sortis, je l'ignore. Les événements de cette fatale journée se pressaient effroyablement. Trente-trois années se sont passées depuis. Je n'ai plus revu Victor Hugo. Mais il y a une circonstance dont je me fais gloire : j'ai eu l'insigne honneur de voir mon nom figurer immédiatement après le sien sur la liste de proscription.

« L'heure du poète n'était pas encore venue. Il avait à donner au monde ces œuvres magistrales datées de son lieu d'exil. Il avait surtout, de sa vigoureuse poigne, à enfoncer dans le crâne que vous savez ces terribles clous qui s'appellent les *Châtiments* et l'*Histoire d'un crime*.

« Voilà l'*homme* devant l'histoire. Mais il a une autre grandeur. Victor Hugo n'est pas seulement l'héritier d'Eschyle et de Pindare, le moderne Juvénal, le continuateur de Shakespeare et le frère de Dante; il est plus que cela. Croyant à l'Humanité, croyant — et ici encore je suis un de ses disciples — en un Dieu et à l'immortalité de l'être humain, il est un des défenseurs de ce grand dogme, le troisième et à coup sûr le plus sublime de notre trilogie républicaine, *la Fraternité* entre les peuples. Jusqu'ici nous ne la connaissons guère que parce qu'elle est inscrite sur nos drapeaux et sur nos monuments publics; des hommes comme Victor Hugo la feront pénétrer dans les mœurs, c'est-à-dire en feront une vérité. « A VICTOR HUGO! »

Tous les journaux de la France, de l'Alsace, de l'Angleterre, ont rendu hommage à l'éloquent tribun, au grand patriote : *Ch. Cassal.*

PAROLES PRONONCÉES par M. THIBAUD, le 3 avril 1885, sur la tombe de LÉON MARIS, à Bordeaux. — Enterré spiritement en dehors de tout culte officiel.

En nous réunissant, autour de ce cercueil qui renferme l'enveloppe temporaire qui vient d'abandonner l'esprit de notre frère, Léon Maris, nous ne venons pas pleurer sur la perte d'un être aimé, notre foi raisonnée en la justice et l'amour infini de Dieu, nous donnant la certitude que cet ami, ce frère, nous le retrouverons lorsque nous aurons, nous aussi, vu tomber nos chaînes matérielles, mais attiré par nos pensées sympathiques, il pourra toujours venir nous dire d'espérer, et nous faire connaître les bienfaits de la vie d'outre-tombe.

En effet, Messieurs, que serait cette vie corporelle, objet de tant de préoccupations, si après elle tout devait finir, tout devait s'anéantir?

A quoi bon et les labeurs du savant, et les affections si vives, et les dévouements sublimes qui n'auraient pas leur raison d'être, s'il était possible, qu'au moment d'un suprême adieu, le néant s'ouvrît sur ce que fut un père, une épouse, un enfant adoré; à quoi donc servirait la vie et ses épreuves pénibles?

Messieurs, si vous ressentez l'ineffable consolation que donne cette pensée, que la vie véritable, la vie de l'être intelligent et bon que nous avons aimé se perpétue par delà la tombe, ne comprendrez-vous pas que cette vie de l'âme, qui va se continuer dans l'immortalité, a dû aussi se manifester dans le passé et préparer les progrès incessants de l'Esprit.

Ce n'est pas ici le lieu de vous démontrer cette vérité. J'ai voulu faire ressortir la justice de cette loi divine, loi d'amour sublime : *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse.*

Léon Maris, nous allons livrer à la terre ta dépouille mortelle dont les atomes, bientôt désagrégés, seront rendus à l'atmosphère qui les avait fournis ; ton esprit, déchargé de sa lourde chaîne de chair, prendra son essor dans les espaces illimités de l'erraticité.

LE P. M. CURCI ET LE VATICAN

Ou le SCANDALE DU VATICAN. — Ce livre est édité à Florence, avec ce sous-titre : *Il vaticano regio, tarlo, superstite della chiesa Catholica.*

« La royauté du Vatican, ver rongeur, œuvre des superstitions « dans l'Eglise catholique. »

L'auteur de ce livre est un vieux prêtre presque octogénaire, qui a vécu comme jésuite pendant un demi-siècle. C'est aussi un savant doublé d'un philosophe ; en y joignant une volonté ferme, et une grande indépendance de caractère, nous aurons dépeint un ministre de la religion, qui se redresse aujourd'hui, regarde en face les Pharisiens et leur dit :

« Vous êtes le mal! Vous n'êtes pas l'Eglise ! Vous la masquez, « la rendez méconnaissable! Je vous dénonce au christianisme « entier. »

C'est un événement que celui-là ; la Providence ajoute la force de cette œuvre à nos efforts dans la lutte que nous soutenons en même temps contre la négation et contre la fausse démonstration de la religion du Christ.

C'est aussi une compensation que la sagesse divine nous ac-

Il nous serait impossible de suivre le P. Curci dans tous les développements de sa brochure de trois cent trente pages, surtout devant les difficultés de la traduction du plus pur italien.

Nous en détachons les faits les plus saillants, en commençant par le motif de sa rupture avec le Vatican.

Classé parmi les meilleurs prédicateurs, le P. Curci tenait sous le charme de sa parole ses nombreux auditeurs; l'élite du peuple y avait une grande place.

Ses conférences et ses homélies, rehaussées par la morale du Christ, étaient dégagées de toute fausse interprétation; il n'avait aucun égard pour les dogmes irrationnels qui sont la plaie de notre belle religion. Il était, à Rome, ce que le P. Hyacinthe était, il n'y a pas longtemps encore, à Paris.

Son libéralisme le mettait dans une situation incompatible avec les visées du Sacré Collège, lequel, n'osant l'attaquer dans ses principes religieux, cherchait une occasion pour le discréditer aux yeux de ses fidèles.

Cette occasion se présenta au moment du Carême : A cette époque de l'année, le P. Curci demandait toujours, al santo Padre (St Père) l'autorisation de remplir sa mission. Mais qui ne sait que les cardinaux sont tout dans la curie, et ne craignent point de compromettre le Pape? La suite va nous le prouver.

Un cardinal des mieux placés auprès de Sa Sainteté, demanda au P. Curci, quelle serait l'Eglise qu'il préférerait pour faire ses conférences. Il répondit à S. Éminence qu'il ne s'en était pas occupé, mais qu'on lui avait dit que la salle du palais Sinibaldi était la mieux appropriée pour ce service; ce conseil était d'autant plus perfide, que ce vénérable prêtre ignorait complètement que cette salle était destinée aux représentations théâtrales (io allora non conosceva che la salla del Palazzo Sinibaldi fosse adoperata anche ad uso di teatro).

Après quelques pourparlers et par pure forme, un autre cardinal lui dit que le Pape ne mettait aucun obstacle au choix qu'il avait fait du local pour sa mission.

Il commença donc son carême par des conférences, et avec intention (pensatamente) par des sermons. Il s'aperçut bientôt qu'il ne répondait pas à l'attente de ses auditeurs dont la sympathie lui était acquise depuis longtemps; et bien grand fut son chagrin, corde, contre l'abjuration entièrement imprévue de l'abbé Marchal, dont le livre *L'Esprit consolateur* est et restera malgré lui comme un suave parfum de notre belle doctrine.

lorsqu'une dame du meilleur monde, remarquable autant par sa piété que par sa haute intelligence, lui écrivit qu'elle était désolée de l'entendre prêcher dans un théâtre, et le suppliait, au nom du Christ, de la sainte Vierge et de tous les saints, de remplir sa mission dans une Église, comme il l'avait fait déjà à Florence et à Milan.

Il comprit alors qu'il avait été trompé, et en même temps quelle était la cause de la tiédeur de ses fidèles.

Ce qui mit le comble à cette inqualifiable machination, fut un article du journal officieux du Vatican, dans lequel il était dit qu'on était autorisé à déclarer que le S. Père n'avait nullement permis des conférences dans la salle Sinibaldi, et que les conséquences du scandale devaient être imputées à celui qui en était l'auteur.

Profondément indigné d'une telle audace, le P. Curci fit demander, par un des amis d'un cardinal (et ce cardinal était justement celui qui s'était employé de tous ses moyens pour l'empêcher de prêcher dans une Église), des explications au sujet de cette affaire.

Le cardinal répondit à cet ami que si le P. Curci avait demandé l'autorisation de prêcher dans une Église, on ne la lui aurait pas refusée, et que s'il avait parlé dans un théâtre, c'était parce que *telle avait été sa volonté.*

L'exposé de ce fait nous donne un aperçu des actes qui s'accomplissent dans la capitale de la chrétienté, au nom et sous la protection de Celui qui est venu sur la terre apporter la bonne nouvelle de la solidarité fraternelle.

Depuis longtemps déjà, ce vénérable vieillard avait été l'objet de plusieurs calomnies (colluvio d'ignominie). Ce dernier fait l'affligea tellement, qu'il résolut de rompre avec un pouvoir qui marque la décadence de la religion, ce qu'il explique longuement dans un appendice de son volume.

Avant de quitter Rome, il voulut faire une visite à un cardinal placé parmi les hauts dignitaires. A peine entrait-il, que S. Em. lui demanda s'il était vrai qu'il se rendait à Florence pour faire imprimer un livre et quelle en était la pensée. Il répondit que la chose était vraie et qu'il espérait rendre un service à l'Église. S. Em. lui dit alors de ne pas obéir à des illusions funestes, et qu'il aurait mieux fait de se défier des tentations du diable.

Il lui répliqua aussitôt, sans lui donner le temps de l'interrompre (senza dargli tempo d'interrompormi) : « Ecoutez, Eminence! « si moi, simple prêtre, je me trouvais pour le service de l'Église,

« dans un splendide appartement comme le vôtre, si je pouvais « m'asseoir à une table somptueuse, et me promener en calèche « avec laquais dans toute la ville, oh ! alors, je croirais être l'objet « de funestes illusions. Mais pour le service de cette même Église « je suis persécuté, à soixante-quinze ans, et couvert d'ignominies « par cette société exécrable, dans laquelle je n'ai d'autres « moyens d'existence que trente-trois sous par jour que m'accorde « le Domaine, en ma qualité de moine supprimé ; j'ai aussi l'au- « mône incertaine de la messe (l'incerta limosina della messa), « avec la perspective d'aller finir mes jours dans un dépôt de « mendicité, ou dans un hôpital ; eh bien, malgré tout, il me sem- « ble être en un jour de fête (come una pasqua), et ne changerai « pas ma situation contre tous les cardinalats de ce monde. « Oui, croyez-moi, Eminence ! Jésus-Christ doit être pour quelque « chose dans ma détermination, et le diable serait un sot (un ba- « lordo), s'il croyait trouver sur cette terre des complices dans les « conditions où je me trouve. »

S. Em. l'écouta, bouche béante, et recommença de plus belle ses exhortations, comme s'il n'avait rien compris ; et le P. Curci de lui dire que, s'il faisait des prières pour le délivrer de ses illusions, il serait très reconnaissant à S. Em., s'il obtenait de n'avoir jamais l'occasion d'occuper une situation pareille à la sienne. (*A suivre*).

Capitaine ROBAGLIA.

BIBLIOGRAPHIE

TIBÈRE. — Ce volume vient de paraître à notre librairie ; il contient le récit, fait à Saint-Pétersbourg par un médium remarquable à incarnations sous l'inspiration de J. W. Rochester, de drames terrestres historiques, bien réels et bien vivants, au temps de l'empereur romain, Tibère. La doctrine de la réincarnation y est sanctionnée, et démontre, d'une manière rationnelle que la perfection peut être obtenue par des esprits qui eurent le passé le plus pervers, sous un aspect lugubre et terrible.

Le médium qui a fait imprimer son œuvre, n'est pas fortuné et ne vise pas à un bénéfice ; il désire, seulement, de concert avec un groupe de personnes sérieuses et studieuses, attirer sur cette œuvre l'attention du monde spirite, et par la vente de Tibère, parvenir à imprimer un second volume qui attend la publicité.

Le produit obtenu par l'écoulement de la première œuvre médianimique, sera totalement attribué à l'apparition d'une deuxième, aussi attachante et aussi instructive que la première.

Puissent, nos lecteurs, seconder les vues de nos F. E. C. de Saint-Pétersbourg, et nous demander ce livre nouveau, si intéressant, imprimé sur un beau papier, 3 fr. 50, à la librairie spirite.

La *Revue spirite* a mis à l'étude un volume intitulé : *Le Spiritisme devant la science*, par M. Gabriel Delanne ; nous ferons remarquer que ce titre est celui d'un volume paru à notre librairie en 1880, œuvre de M. Ch. Fauvèty, et que nous faisons toutes réserves quant à ce titre qui est notre propriété ; ce volume ayant été lu par tous nos abonnés, n'est pas inconnu et l'on eût dû nous demander si le titre pouvait être pris pour une autre œuvre.

GERBES ET GLANES, par Eulalie Catala, notre S. E. S., est un beau volume de vers, franchement spiritualiste, dont nous rendrons compte le mois prochain. (Notre sœur est un véritable poète.)

LE MANUEL D'INSTRUCTION PUBLIQUE, par notre frère, M. E. Vauchez secrétaire général de la Ligue française de l'enseignement, dont la *Revue* a fait deux comptes rendus, est un admirable petit volume, fortement pensé, que chacun de nous doit avoir dans sa maison, et s'empressera de propager. C'est une œuvre patriotique. 1 fr. cartonné ; 10 exemplaires pour 7 fr. 50.

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. E. Guillet. 3 fr. Ouvrage bien conçu, écrit d'une façon précise et claire, bon à lire ; l'auteur y précise nettement ses croyances, et soutient, avec arguments *ad hominem*, que Roustaing a énoncé de très grandes vérités.

CHOIX DE DICTÉES SPIRITES, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr., pour propagande.

PSYCHOLOGIE TRANSFORMISTE, *évolution de l'intelligence*, par Mr le Capitaine Bourgès, mémoire lu à la Société d'Anthropologie de Paris. Ouvrage remarquable qui établit nettement la loi d'évolution, et conséquemment : *La réincarnation*. Prix, 1 fr.

ÉTUDES ÉCONOMIQUES : Dictées reçues dans un groupe Bisontin (Besançon) brochure très intéressante et instructive, in-8, de 58 pages — 0 fr. 60, pour la propagande. Nous donnerons l'une de ces dictées médianimiques dans la prochaine revue.

GERBES ET GLANES, poésies diverses et pensées, par Mme Catala, notre S.E.C. vol. in-12 de 348 pages. Nous sommes en retard avec cet auteur, mais nous donnerons quelques-unes de ses poésies pleines de hautes et généreuses pensées, et d'un vrai souffle poétique.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.